

Louis Geoffroy, *Graffiti*, Montréal, L'Obscène Nyctalope, 1968,
42 p.

Laurent Mailhot

Volume 5, numéro 4, novembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1969). Compte rendu de [Louis Geoffroy, *Graffiti*, Montréal, L'Obscène Nyctalope, 1968, 42 p.] *Études françaises*, 5(4), 497–498.
<https://doi.org/10.7202/036424ar>

LOUIS GEOFFROY, *Graffiti*, Montréal, L'Obscène Nyctalope, 1968, 42 p.

Sur la foi du titre on attendrait des poèmes brefs, incisifs, fragmentés, fulgurants; des phrases sèches et brûlantes, partagées entre l'érotisme et l'engagement politique; des poèmes-cris, qui égratignent les murs, qui écorchent la pierre. Or, les *Graffiti* de Louis Geoffroy sont le plus souvent des essais d'improvisation, des suites, un chant d'une coulée assez molle et conventionnelle. Ils sont plus proches de la peinture que du dessin, et de la cuisine que de la peinture. Le titre paraît choisi plutôt en fonction de l'éditeur (« l'obscur nyctalope » doit naturellement se repaître d'inscriptions clandestines) que des textes qu'il recouvre. Le recueil se présente sous la forme

d'une quarantaine de cartes de visite glissées dans un étui bleu. Mais ces cartes, numérotées, sont à vrai dire des pages; elles imposent une lecture linéaire; elles ne constituent pas un jeu libre et ouvert (comme sera peut-être *Poker*, jeu de cartes du même auteur, en préparation).

Louis Geoffroy, qui a publié *les Nymphes cabrées* et annonce *Blues pour Emmanuelle Septembre*, érologie lyrique, demeure encore aussi loin de Thélonius Monk ou de Charles Mingus que de Nerval. Les allusions, les réminiscences, les hommages sont nombreux dans *Graffiti*: non seulement aux musiciens de jazz et à la ville « pleine de pianos », mais à Van Gogh, à Rouault (*Crucifix*, sorte de negro spiritual, le premier et, à mon avis, le meilleur poème du recueil), à Éluard (« Liberté... »), à Roland Giguère (*Adorable créature de nuit*), à Réjean Ducharme (*Petite suite amoureuse* et calembours du genre: « les tripes crevées... / what a trip »), à *Poussière sur la ville*, etc. La longue *Suite pornographique* est un blason anodin du corps féminin, où un *alpinisme* attendu le dispute au « délire gastronomique » sur un menu à prix fixe. Il s'agit en tout cas de tourisme forfaitaire (« elle est un autobus — elle prend tout le monde ») plutôt que d'aventure passionnée.

*lui faire du plat dans un ciné
tout en jasant des composants comestibles...*

résume assez bien le programme de *Graffiti*. La gourmandise y est plus sensible que le désir, la table plus évidente que le lit; ce jardin est un potager où l'hévéa, la citrouille et le concombre poussent mieux que « les roses de mon cœur ». Les actes s'y « gélatinent », on « fait peur à la sauce blanche » et « ... dieu invite les grosses casseroles/à venir manger des morceaux de ciel ». Heureusement Louis Geoffroy affiche çà et là un humour, une fantaisie et une simplicité (« la lune est tombée en pleine face », « l'hiver me repogne et me brûle de sapin ») qui pourraient devenir efficaces.

L. M.

Cette chronique a été signée par:

Pierre CHÂTILLON, Laurent MAILHOT, Howard ROITER.